

quelques hommes et honorables amis attachés au gouvernement par leurs fonctions, et dont je respecte l'absence, tout en me désolant, mais qui, certes, n'auraient rien eu d'indigne d'eux et de vous? Oui, je me demande pourquoi tous ces hommes ici rassemblés, depuis le propriétaire jusqu'à l'ouvrier, depuis l'homme qui vit du travail des mains jusqu'à celui qui vit de l'intelligence, mettent ils leurs intérêts avec confiance, sans ombre, sans haine, sans envie les uns des autres, entre mes mains? Ah! osons l'avouer, messieurs, c'est que rien, heureusement, ne s'interpose plus entre nous; c'est que rien ne nous empêche plus de composer une seule et même famille nationale! c'est que la révolution de 89 a enlevé toutes les barrières qui nous séparaient en trois ou quatre peuples dans une même patrie, et que aujourd'hui, l'égalité des droits entre tous a produit enfin ce qu'elle devait produire: l'unité de patriotisme et la fusion de tous les intérêts en un intérêt commun. (Assentiment).

« Mais elle a produit plus, messieurs! elle a produit déjà aussi entre nous la communauté de croyances et d'idées politiques. Oui, il est évident, pour qui réfléchit, qu'au milieu de ces diversités apparentes, de ces nuances plus ou moins colorées d'opinions contraires à la surface, il y a déjà au fond une même pensée, une foi politique commune entre nous; et que cette foi politique il ne s'agit plus que de la dégager de quelques préjugés qui l'obscurcissent, encore, pour la faire briller d'un irrésistible éclat au dessus de toutes les intelligences, et rallier tous les esprits à un dogme unanime et tout-puissant!

« Que nous pensions de même au fond sur la plupart des grandes questions qui ont agité le siècle et qui l'agitent encore, je n'en voudrais d'autres preuves que la réponse que chacun de nous se fait à lui-même quand il s'interroge sans esprit de parti sur les matières du gouvernement. En voulez-vous la preuve? je vais la tenter sur vous-mêmes. A qui que ce soit que je m'adresse ici, riche ou pauvre, à droite, à gauche, au milieu, je suis persuadé que j'obtiendrai les mêmes réponses si j'interroge au hasard ceux qui ont le moins du monde réfléchi sur l'esprit des institutions et sur les règles d'un bon gouvernement pour leur pays.

« Etes-vous convaincus, par exemple, que l'égalité de droits entre les classes sociales vaut mieux que l'inégalité et les privilèges de castes, pour la dignité morale des individus, comme pour la force de la nation? Tous, sans exception, vous me répondrez: Oui! (Oui! oui! oui!).

« Etes-vous convaincus que la liberté bien réglée par les lois librement consenties qui obligent tout le monde sans humilier personne vaut mieux pour la moralité du peuple que la subordination passive aux ordres d'un despo-

te? Homère, dans l'histoire de la campagne des Grecs contre l'empereur des Troyens, que j'ai lue à la bibliothèque de l'hôtel. Le bruit et la fumée du canon, les cris des soldats, les hurlements des Turcs, toutes ces troupes se précipitant les unes sur les autres, faisaient battre le cœur d'enthousiasme. Personne ne doutait que la ville ne fût à nous, lorsque tout à coup la première colonne d'attaque s'arrêta. Le général en chef s'était placé dans une batterie de brèche pour examiner le mouvement des troupes. Il avait assujéti sa lunette entre les fascines, lorsqu'un boulet parti de la place vint frapper la fascine supérieure. Le petit caporal tomba dans les bras du citoyen Berthier, son ami et son chef d'état-major. Nous le crûmes mort; heureusement il n'avait point été touché; ce n'était qu'un effet de la commotion de l'air. En vain l'adjudant général Berthier l'engagea à se retirer, il ne regut qu'une de ces réponses dures et sèches qui ne permettent à personne d'insister. Tandis que j'observais cette singulière absence de tout mouvement de la part des troupes, une balle vint traverser la tête du jeune Arrighi, qui était placé entre le général en chef et moi. Presque aussitôt, après deux de mes camarades furent tués sans qu'il fût possible d'éloigner le petit caporal.

« Dans l'intervalle des deux assauts, l'ennemi avait eu le temps de remplir le fossé de toutes sortes de matières inflammables. Le fossé, trop large pour être traversé, ne pouvait pas non plus être sauté. Nos soldats en présence d'une mer de feu, et fatigués de ne pouvoir avancer, s'obstinèrent cependant à se presser, bien qu'on fit sur eux

tisme quelconque? Tous encore, vous me répondrez: Oui. (Oui, oui!)

« Je vais plus loin. Etes-vous convaincus déjà, et il y a peu d'années vous ne l'étiez pas encore; êtes-vous convaincus que le principe chrétien de la fraternité entre les hommes doit devenir tôt ou tard le principe de la fraternité entre les peuples? que le régime de la force brutale, de la conquête est passé; qu'il faut réguer la gloire elle-même, quand elle n'est pas fondée sur la défense des intérêts nationaux, au rang des préjugés sublimes qui ont plus ébloui le monde qu'ils ne l'ont servi, et que par conséquent la paix, l'harmonie entre les nations; la paix qui est à la fois le travail la liberté, le bonheur du peuple, et le premier but de tout bon gouvernement? Vous dites: Oui, du fond de l'âme, et vous ne mettez d'autre réserve que cette dignité du pays, plus chère à la France que les dernières gouttes de son sang! (Oui! oui!)

« Allons plus loin encore. Etes-vous convaincus que les gouvernements ne tombent pas du ciel tout faits? qu'on ne va pas les prendre dans un berceau ou dans un camp? Etes-vous convaincus que les gouvernements ne sont en réalité que des instruments, dans les mains de la nation, au service des idées ou des intérêts que chaque nation ou chaque époque a pour mission de faire triompher dans le monde? que si cet instrument fonctionne bien, il faut le conserver; que s'il fonctionne mal, il faut le redresser; et qu'enfin, s'il tourne contre les idées et contre le peuple, il faut le briser? Mais ne prononçons pas le mot terrible de révolutions! Rien ne les justifie que d'inevitable nécessité! Eloignons-les de notre pensée... Dieu et notre sagesse les écarteront à jamais de nous! (Bravos et assentiment prolongés)

Vous dites mille fois: Oui! à toutes ces doctrines. Je vous interrogerais sur mille autres points de ces idées communes à tout ce qui pense ici, que nous trouverions le même assentiment sur une foule de vérités sociales ou politiques. Il y a donc une croyance commune, une foi nationale; et ceux qui parlent tant de notre profond scepticisme ne révèlent, au fond, que leur propre indifférence et leur incuriosité intéressée.

Eh bien! quand un peuple en est là, il est sûr pour la liberté! il est sûr!... il n'a plus besoin de tuteurs ni de maîtres, il n'a plus besoin de guides honnêtes et intelligents; il n'a plus besoin que de raison et d'institutions.

Et quand un peuple en est là aussi, il n'y a, pour l'ordre et pour la paix aucun danger à le réunir, à l'interroger, à l'entretenir de ses affaires, de son gouvernement même; et ceci répond d'avance aux appréhensions, aux insinuations de ceux qui redoutent des réunions comme on le voit qui craignent qu'elles ne se changent en réunions sédi-

d'incessantes décharges de mitraille. Aussi, là furent tués une foule d'officiers de mérite, un grand nombre de soldats et plusieurs généraux, parmi lesquels nous eumes à regretter entre autres le général de division Bon et l'adjudant-général Foyers. Malgré les efforts de la plus téméraire valeur, nous dumes céder à l'opiniâtre résistance des assiégés. Au moment où le général en chef donnait l'ordre de battre en retraite, un boulet parti de la Tour maudite, après avoir ricoché sur un caillou, vint prendre mon cheval en flanc, et... patatras!...

A ces mots Bolardeau interrompit son récit, et frappant de son poing sur la table, fit sauter les verres et les bouteilles.

— Qui vive? s'écria-t-il d'une voix terrible.

— Aux armes! répondit le jeune fourrier réveillé en sursaut, plus encore par cette exclamation que par le bruit, car, accablé de fatigue qu'il était en arrivant, il s'était profondément endormi, la tête appuyée sur la muraille, dès le commencement du récit de Bolardeau, sans que celui-ci s'en fût aperçu, tant ses vives souffrances de guerre l'avaient animé.

— Comment! jeune homme, lui dit-il d'un ton de reproche, vous vous amusez à somnolier incognito tandis que je vous narre le siège de Saint-Jean-d'Acres! le plus beau fait d'armes qui soit à ma connaissance! Ceci est par trop intempérable!

— Pardon, excuse, major, balbutia le fourrier, mais...

— Mais, mais... interrompit le vieux soldat, qui s'échauffait de plus en plus, est ce que j'ai respillé, moi!

lieuses, qui disent qu'on ne peut rassembler autour d'une table paisible un certain nombre de citoyens choisis dans toutes les classes honorables de la population, que pour flatter de mauvaises passions, que pour les enflammer contre leur administration, que pour les enivrer de brèves flatteries, et pour leur médir une popularité aussi honteuse que les moyens à l'aide desquels on l'aurait captée! (Bravos unanimes)

Eh bien! ici en ne vous calomnie pas moins que moi-même: j'en appelle à vous contre ceux qui nous calomnient. Vous ai-je jamais flattés? (Non, non! — Bravos.) Vous ai je jamais excités à la haine du gouvernement, au mépris, à l'injustice envers votre administration, dans laquelle je compte ici d'honorables amis? Quand le désordre menaçait, qui vous a recommandé l'ordre? Quand vous vouliez une guerre insensée et dangereuse, qui s'est hardiment prononcé pour la paix, au risque de sa popularité perdue? Oui, j'ai osé vous contredire, et c'est pourquoi je puis aujourd'hui être de votre avis sans que personne ait le droit de voir en moi un flateur du peuple et un quêteur de popularité. (Acclamations unanimes. — Oui, oui, c'est vrai!)

Je sais bien qu'on dit: "L'opposition n'honore aujourd'hui M. de Lamartine que parce qu'il a fait à l'opposition la concession de son caractère et de ses principes; c'est un nouveau converti à la liberté; on veut l'engager, l'encourager!" Mon Dieu! je lis, j'entends cela tous les jours; cela ne m'effleure pas seulement. Les pamphlets ne sont pas de l'histoire.

J'ai passé à l'opposition, dit-on? Messieurs, je n'accepte ni l'éloge, ni le blâme ainsi formulé. Ce n'est pas moi qui ai passé à l'opposition, c'est le gouvernement qui s'est écarté graduellement de la ligne où j'aurais été heureux de le suivre et de le soutenir en votre nom! Je n'ai pas changé de place, ce sont les choses qui en ont changé. Vous avez sous les yeux toutes les paroles que j'ai prononcées depuis huit ans que j'ai l'honneur de représenter mon pays; confrontez-les avec ce que je dis aujourd'hui; avec ce que je dirai plus tard; et si quelqu'un ici ou ailleurs, y trouve une seule contradiction, qu'il se lève et qu'il me méprise tout haut! Mais vous n'en trouverez pas. Je n'ai pas changé d'âme, comment aurais-je changé de paroles? (Une voix: On le sait bien; on vous calomnie!)

Où dit aussi: Il veut s'imposer à l'opposition, impôt, tion absurde! Qui? moi? J'aurais la ridicule prétention de porter de l'intelligence au parti de Mirabeau? du libéralisme au parti de Lafayette et de Foy! de la probité, de la constance, du talent, au parti de Dupont (de l'Éars), d'Arago, de Lafayette, d'Odilon Barrot? Non; jamais une telle pensée ne m'a traversé l'esprit; je n'ai jamais es-

lorsque vous m'avez raconté votre histoire de carambolage?

— Mon ancien, je...

— Je ne suis pas susceptible, interrompit plus vivement encore Bolardeau, mais s'il vous restait seulement un bras de disponible, je vous ferais sentir que si les jambes sont obéissantes, je ne suis pas manchot.

Ces paroles, qui étaient presque une provocation, firent monter la rougeur au front du jeune soldat, qui, se dressant aussitôt sur ses jambes, lui répondit d'un ton plein de dignité:

— Mon ancien, vous n'êtes pas généreux. Est-ce donc de cette façon qu'on protège l'hospitalité à l'hôtel impérial des Invalides? Regardez-moi: ne suis-je pas déjà assez malheureux sans qu'un supérieur vienne encore me faire un crime d'un moment... doublé! C'est vrai, j'ai eu tort... ajoute-t-il en tâchant de vaincre son émotion, mais je pensais à Louise; je rêvais que je me mariais avec elle, que je la pressais dans mes bras.

Bolardeau, très impressionné de sa nature, ne laissa pas au fourrier le temps d'achever. Il se dressa, lui saisit par ses jambes de bois, attira doucement à lui le jeune soldat et étreignit de ses bras vigoureux ce tronçon d'homme qui tremblait sans pouvoir opposer de résistance. Puis après l'avoir tenu longtemps embrassé sans parler, parce que les larmes étouffaient sa voix, il parut faire un effort sur lui-même et il lui dit en sanglotant:

— Tais-toi, tais-toi! c'est moi qui suis fautif, car tu es mon collègue sans restriction, tu es mon frère à perpétuité.

Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

d'autre prétention que de faire mon devoir avec l'opposition ou contre l'opposition. Qui lui ai-je dit quand l'identité des principes entre elle et moi nous a rattachés sur le terrain commun des grandes vérités sociales? Je lui ai dit: Ayez des idées et une volonté! Ne composez pas avec les idées contraires; la force d'un parti est dans ses idées. Il les fait écarter. On ne gagnera rien à les mesurer. La moitié d'une vérité, ce n'est pas seulement une faiblesse; la moitié d'une vérité, c'est un mensonge! Une idée est l'âme d'un grand parti. Quand il l'abandonne, il s'abandonne lui-même. Combattez système contre système, et montrez au pays que vous n'êtes pas opposition seulement, mais que vous voulez être gouvernement. (Acclamations prolongées.)

Quant à mes idées, à moi, les voici: J'ai prêté force dans les difficultés, comme vous, aux premiers grands actes de la monarchie de 1830! Le rétablissement de l'ordre et la maintien de la paix en Europe sont deux pages qu'aucun esprit de parti ne pourra déchirer de son histoire! Quant à moi, je renoncerais de ne pas mon souvenir. Lorsqu'on ne sait pas être juste, on n'a pas le droit d'être sévère. (Très bien! très bien!)

Mais tout n'était pas là, Messieurs. Un gouvernement qui veut vivre, qui veut fonder quelque chose de durable et de grand, doit le faire à l'image de la nation qu'il organise et des idées qui animent cette nation. Eh bien! c'est là, selon moi, le tort unique du gouvernement de juillet. Il ne veut pas comprendre son œuvre. Ses institutions sont petites, ses institutions sont trop étroites pour que le peuple tout entier y entre! Les institutions sont sur le modèle du passé et non du présent. Eh bien! quelle est la pierre fondamentale de ce temple-ci et de l'avenir des peuples? Elle est d'un seul mot: *Démocratie*. Organiser la démocratie en gouvernement, voilà l'œuvre d'un pouvoir constitutionnel qui aurait compris son époque. Organiser la nation en démocratie, voilà le problème qui pourrait tous les gouvernements et qui renversera tous ceux qui se refusent à le résoudre.

Vous pensez de même! Eh bien! puisque ce mot de démocratie revient si souvent dans notre langue politique, définissons-le bien, une fois pour toutes, afin qu'il n'y ait pas plus tard de confusion et de malentendu entre nous.

Entendons-nous par *démocratie* ce gouvernement attribué de haut en bas, attaché aux classes qui par leur position, leur éducation, leur fortune, ont la plus d'aptitudes de se devouer à la chose publique, pour le donner exclusivement et par un privilège reversé, aux classes les plus rapprochées du sol et les moins exercées aux pensées générales! Eh non, sans doute. On nous calomnie en nous attribuant cette chimère; vous n'en voudriez pas vous mêmes: ce serait de la démagogie, ce serait donner la puissance à ceux qui ne sauraient avoir ni les lumières pour la comprendre ni le temps pour l'exercer. La société politique est ce qu'elle doit être: une; la tête sera toujours la tête; malheur à une nation qui se désintégrerait! Ce que nous voulons, ce que nous entendons, c'est que la démocratie se compose de la tête, du corps et des membres, c'est-à-dire de toutes les forces de l'état, et de cette aristocratie des souvenirs, des noms, des illustrations qui décorent le sommet de la population sans peser sur elle, qui a ses noms dans l'histoire, son sang dans nos batailles et dans ce qu'on appelle la noblesse, qui n'est que l'éclat très légitime des grands services rendus au pays! (acclamations générales) et de cette classe moyenne, active, intelligente, propriétaire, qui par les industries, le commerce, l'agriculture, les travaux intellectuels, a tant conquis depuis 50 ans, mais à qui pourtant nous ne laisserons pas tout usurper. (Non, non.)

Et enfin de cette classe innombrable de la population laborieuse, qu'on nomme les masses, d'où sortent vos soldats, vos ouvriers, vos travailleurs, et où vont se rajeunir et se retremper tour à tour, comme dans leur élément primitif, toutes les autres classes de la société, pour en ressortir de nouveau par une rotation éternelle, sans autre préjudice que le travail, la probité, le talent.

En un mot, par *démocratie*, nous entendons nation, nation une, indivisible, compacte! Le reste ne serait qu'une réaction momentanée et funeste, comme celle des premières années après 89; un déplacement de despotisme et non pas la liberté; le despotisme en bas au lieu d'être en

haut. Nous n'en voyons ni en haut ni en bas, ni au milieu. Le droit partout, la liberté pour tous, voilà par nous la démocratie! voilà le peuple! (Nombreuses acclamations.)

Eh bien, savez-vous, selon moi, le tort des hommes qui dirigent, qui inspirent le gouvernement depuis sept à huit ans? c'est de ne pas croire à la possibilité de cette *démocratie organisée*. Ils disent: C'est incompatible avec la monarchie. Ce serait fonder sur les vagues de la mer. La démocratie est un élément trop mobile il faut le solidifier en le rétrécissant. Ce qu'il faut, tout, c'est de la force à la monarchie.

(La suite au prochain numéro.)

Nous apprenons que dans la journée de samedi dernier la compagnie des grenadiers du 1er bataillon de la légion française se trouvant en guérille au Cerro, fut cernée par les ennemis en nombre supérieur, mais se faisant jour à travers ceux qui l'entouraient, la compagnie se retira en bon ordre n'ayant qu'un homme blessé.

L'ennemi a eu sept hommes hors de combat.

Je serai et servirai toujours une cause sacrée, celle de la justice et de l'humanité.

Je m'estime heureux de pouvoir prouver au gouvernement oriental, que j'aime parce qu'il est juste et généreux, qu'en me retirant de la légion, je n'ai pas eu la fâcheuse pensée d'abandonner la cause de l'indépendance, de l'honneur et de l'humanité.

A dater d'aujourd'hui, 28 SEPTEMBRE, je donnerai chez moi, rue du Premier Mai, 40, de midi à deux heures, des consultations gratuites à tous les braves sans distinction de patrie, qui combattent pour l'existence de ce gouvernement, je leur fournirai les médicaments à mes frais.

Le gouvernement est prié de vouloir accepter ce faible témoignage de ma sympathie.

GELAS.

Un des chefs du service médical de l'hôpital français

NOUVELLES DU SOIR.

Le Constitutionnel dans son numéro d'aujourd'hui dit que, d'après le bulletin n. 16 de l'ennemi, un convoi de 10,000 personnes, escortées par 500 hommes de l'armée orientale aux ordres des colonels Baez et Quintana, aurait été attaqué par une partie de l'armée des envahisseurs, qui s'en seraient rendus maîtres après avoir déroute l'escorte à laquelle ils auraient tué treize hommes et un capitaine.

Comment croira-t-on un fait semblable, d'où sortaient ces dix mille personnes? Et quant il serait vrai qu'un convoi de ce nombre escorté par 500 braves eut été attaqué par des forces mêmes supérieures, il n'est pas probable qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi qui convient lui même n'avoir tué que 13 hommes et un officier de l'escorte. Il faut donc encore mettre ce fait au nombre des faussetés et des mensonges dont son couvert les bulletins des assiégeants.

NOUVELLES DIVERSES.

—Le "Morning-Advertiser" dit que les espions de Rio affirment que le prince de Joinville recevra la dot de son papier, ou bien qu'il devra attendre quelque temps, parce que le trésor est à sec.

La session ordinaire du conseil colonial de la Guyane française s'est ouverte, à Cayenne, le 19 avril, sous la présidence du nouveau gouverneur, le capitaine de vaisseau Layrolle.

La question coloniale, dit le gouverneur, est désormais une question nationale; la France veut des colonies; ses efforts tendent à en augmenter le nombre; elle saura donc conserver celles qu'elle possède déjà. S'il était permis de douter de ses intentions conservatrices, l'intérêt de son commerce, le besoin d'écouler les produits de son sol et de ses manufactures serait le garant de sa bonne foi. Que la Guyane française se rassure donc, qu'elle ait confiance dans le gouvernement de S. M. et qu'elle soit convaincue que la France, dans ses combinaisons n'adoptera d'autre base que la justice. Je le répète, messieurs, la question coloniale est désormais une question nationale.

La Guyane française, malgré ses embarras sérieux malgré son état de souffrance, continue d'être tranquille; les ateliers se font remarquer par leur assiduité envers leurs maîtres. Je suis heureux de reconnaître tout ce que le pays offre de satisfaisant à cet égard; c'est à MM. les colons, à leur sollicitude pour les noirs, et à leur respect pour la loi que le pays est redevable de sa tranquillité intérieure.

Le conseil colonial, ayant exprimé des regrets sur l'abandon du territoire de Mapa, le gouverneur a répondu:

Le différend qui existe entre la France et le Brésil, relativement au territoire situé au sud de l'Oyapock et compris entre cette rivière et celle de Vincent Pison, a conduit à l'évacuation momentanée de l'établissement militaire de Mapa. Cette circonstance, messieurs, ne préjuge pas la question pendante entre les deux gouvernements. Que le pavillon national flotte à Mapa, ou que ce territoire soit considéré comme neutre, nos droits sont les mêmes. J'ai la confiance qu'ils seront reconnus, et que notre retraite volontaire de Mapa ne saurait être interprétée que comme un acte de modération de la part du gouvernement du roi.

—Les journaux de nos colonies citent avec éloges la conduite du colonel Petit, commandant le 1er régiment de marine en garnison à la Gadeloupe. Ce brave officier a offert, au nom de son régiment, de recevoir, comme enfants adoptifs, un nombre assez considérable d'enfants rendus orphelins par le tremblement de terre, et déjà douze de ces petits enfants sont vêtus de l'uniforme du régiment, et l'éducation de l'école régimentaire leur est en outre donnée.

Le colonel Petit est un glorieux soldat de l'empire; presque toutes les grandes batailles de cette époque figurent sur ses états de service; naufragé de la Méduse, il traversa le désert, et ramena au Sénégal les débris du détachement qu'il commandait; dernièrement encore, sous les ordres de M. le vice-amiral de Mackau, il occupait l'île de Martin Garcia, dans la Plata. Sa belle œuvre envers les enfants orphelins de la Pointe à Pitre n'étonnera pas ceux qui connaissent son dévouement et la noblesse de son cœur.

Le capitaine Glendide, de la 22e compagnie d'infanterie de marine, en garnison à Metoub, a demandé pour fille adoptive, au nom de sa femme, une orpheline de 4 à 6 ans, et les sous-officiers de cette compagnie ont pris, à leur compte, un orphelin de 6 à 8 ans.

—Dans un de ces beaux jardins qui deviennent de plus en plus rares dans Paris, rue de la Tour d'Auvergne, s'élève une grande construction sur laquelle flotte le drapeau tricolore depuis plusieurs jours. Cette construction a été ordonnée par le ministre de la marine pour servir d'hôtel de gouvernement aux îles Marquises. C'est une belle et spacieuse maison carrée, en bois, à deux étages, construite en zinc.

On arrive au rez-de-chaussée, dont de plusieurs pieds, par un porron; on entre dans le vestibule. A droite se trouve un grand salon à portes battantes qui se referme. On

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

portes ouvertes et on ne fait ensuite qu'une pièce avec la salle de billard, à laquelle communique la salle à manger, car les ouvertures sont pareilles aux premières, de sorte que tout ce côté peut au besoin former un salon très spacieux. À gauche cabinet du gouverneur et pièces destinées aux aides de camp, etc.

Les premiers sont les chambres à coucher du fonctionnaire principal de la colonie, et celles destinées à loger les officiers généraux, ou d'autres grands personnages visitant.

Au rez-de-chaussée comme au premier, il y a une galerie circulaire ouverte, mais garnie simplement de rideaux sur les côtés.

Une seule considérable de curieux encombre d'un demi-manche cette habitation, qui va bientôt être transportée à 19,000 kilomètres d'ici. Les ouvriers qui l'ont élevée l'accompagneront pour la réédifier au lieu de sa destination.

On évalué à cent tonnes l'encobrement qu'occasionneront les pièces de l'édifice réunies en paquets.
(Journal du Power.)

MOUVEMENT DU PORT.

SORTIES.

- Buenos-Ayres, barque suédoise Ana Margaritha.
- Maldonado, brick goélette américain Brigd-ton.
- Buenos-Ayres brick sardo Anaxon.
- Gènes, brick sardo Rossa.
- Buenos Ayres, polacre sardo Narcisso.

NAVIRES PRETS A PARTIR.

- Buenos Ayres, barque française Barane.
- Valparaiso, vapeur anglais Cormorant.
- Buenos Ayres, barque sardo Amistad.
- Havre, brick français Mathilde.
- Sto Catherine, polacre sardo Siempre Viva.
- Valparaiso, brick anglais Conutep.
- Buenos A. brick goélette améric. Brugton.
- Id. brick américain Aretunes.
- Gènes, polacre sardo Conception.
- Rio Grande, polacre autrichienne.
- Santander, brick espagnol Churrac.
- Porto du Brésil, brick esp. Indio Oriental.
- Valparaiso, barque anglaise Argentina.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

Au rédacteur.

Monsieur,

Des versions qui tendent à donner mauvaise opinion de moi, circulent parmi ce que l'on nomme le public. Le public, donc, dit M. Capdehourat est coupable de l'état pathologique du capitaine Pethan, de la 2e compagnie du 3e bataillon des chasseurs basques: et moi. Ça péhourat je dis, le public est trompé.

Voici la vérité: J'étais sur le point de me mettre à table, lorsque M. Boucau vint me prier de me rendre auprès d'un officier basque blessé grièvement, aussitôt je me suis empressé d'accourir à sa demeure, en y arrivant j'ai rencontré, accompagné de son frère, monsieur Brie qui me précédait, le malade, devant ces messieurs, se refusa obstinément à me laisser agir et ne voulait le permettre qu'à son commandant Brie, auquel immédiatement je passai mon histoire.

L'incision, donc, a été faite par M. Brie en présence de M. Pascal Detchimendy, Boucau, Pages, tous les membres de la famille, et, "le malade compris."

J'ose alors espérer que, dorénavant, l'on me rendra responsable de mes actions, et non, de celles des autres.

CAPDEHOURAT.

Docteur en médecine, ex-chirurgien-major des 3e et 5e bataillons des chasseurs basques.

NOTA. Je dois avouer que, la main sur la conscience, l'incision pratiquée par M. Brie, n'a pas dû être la cause des graves désordres dont le blessé se plaint.

AVIS DIVERS

AVIS.

On demande une bonne cuisinière. S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat général de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marie, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle. Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat, pour cette destination la neuve goélette française Ana, elle peut prendre encore quelque tonneau de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroche Lucas et Ca. rue du cerrito No. 44.

AVIS.

Le capitaine du brick français Roger Bon-temps venant du Havre, prévient les personnes qui ont des marchandises à bord de ce navire, de vouloir bien les retirer dans le délai de six jours parce qu'il doit suivre à Buenos-Ayres.

AVIS.

Dimanche prochain, 1er octobre 1843. Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 yeintains.

Le directeur de la salle

BRUNEL.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Teboda. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de batailles etc par Norvins. Physique avec planches par Bict. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêter le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donc à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Maric, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cuadro de San Francisco, à celle de Solian 85, près celle du 25 de mai, une cuadro plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles riches et modernes.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote français.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.